

NUMÉRO 100!

# Sofilm

+

CAMÉLIA  
JORDANA

LEOS  
CARAX

MONIA  
CHOKRI

DAVID  
GRANN



ENTRETIEN TOTAL

# RIDLEY SCOTT

ALIEN, GLADIATOR, BLADE RUNNER...  
LE GÉNÉRAL REVIT SES PLUS BELLES BATAILLES

#100 NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2023

L14719-100-F-7,50 €-RD



BEL 7,50€ - CH 10,50€





LUCIANA BEZERRA

Parallèlement, les universités publiques commencent à proposer des cursus d'audiovisuel et les premiers ateliers cinéma sont organisés dans les favélas. À la fin des années 2000, cinq réalisateurs et réalisatrices sont repérés lors d'ateliers de scénario. Parmi eux, deux femmes : Luciana Bezerra et Manaíra Carneiro, les pionnières du genre. Elles réalisent chacune un des courts métrages du film choral *5x Favela - Agora por Nós Mesmos*, qui fait partie de la sélection officielle du Festival de Cannes en 2010. Treize ans après sa sortie, celles-ci n'en demeurent pas moins cantonnées aux courts métrages. Pour Luciana Bezerra, il a fallu attendre 2023 pour finaliser un premier long. « On ne peut toujours pas projeter nos films au cinéma, dénonce Érica Sansil. Ils circulent plutôt dans des festivals ». Quand on lui demande si le cinéma des favélas se doit d'être forcément social, Luciana Bezerra répond sans broncher : « Non, je pense qu'il doit être ce qu'il veut..., avant d'admettre : Mais bon, je ne connais aucun cinéaste des favélas qui ne veuille pas faire un cinéma social et politique ». « À l'université, on m'a dit un jour que je faisais un cinéma social, se remémore Érica Sansil. Et j'ai d'abord été offensée parce que je ne voulais pas que mes films soient étiquetés. Mais aujourd'hui, je me dis que oui, c'est vraiment un cinéma social ».

Dans son épisode du film *5x Favela*, Luciana Bezerra met par exemple en scène un événement vécu alors qu'elle avait une douzaine d'années : un soir de Noël, une coupure de courant plonge

la favéla de Vidigal dans le noir avant qu'un électricien ne finisse par rétablir l'électricité. *Happy end. « Mais mon film c'est du cinéma, du mensonge. Je voulais avant tout raconter l'histoire de ma voisine, l'histoire de ma mère. Mais dans la vraie vie, on m'a laissée dans le noir. C'était horrible »*, se souvient-elle.

**« JE NE VOULAIS PAS QUE MES FILMS SOIENT ÉTIQUETÉS. MAIS AUJOURD'HUI, JE ME DIS QUE OUI, C'EST VRAIMENT UN CINÉMA SOCIAL »**

ERICA SANSIL

**LES CORPS MÉTISSÉS SEXUALISÉS**

Si Luciana Bezerra estime « stupide » de parler de « films de femmes », elle admet que la disparité des expériences de genre finit par « générer une façon légèrement différente de voir les choses ». « Dans les films, on voit souvent la femme de la favéla avec un seau sur la tête pour évoquer la souffrance, la pénurie et le travail acharné : des femmes qui sont des guerrières », analyse Jakelyne Soledad, la jeune étudiante du cours de scénario.

« Mais nous ne sommes que des femmes ordinaires qui étudient, travaillent, font leurs propres affaires... » Pour un *female gaze* « do Brasil » ? Dans *Esperando o sábado*, Erica Sansil dresse le portrait croisé de trois travailleuses qui, une fois le week-end venu, évacuent la pression sur une piste de danse. On les appelle au Brésil les « funkeira » : les funkeuses, le funk étant un genre de musique électro né dans les favélas de Rio de Janeiro dans les années 70 (rien à voir avec le funk américain), et dont les danseuses sont systématiquement sexualisées. « Je me souviens que pendant le tournage, le chef opérateur, un homme, s'est assis pour filmer les fesses des danseuses. Je lui ai dit : "Lève-toi ! Filme les pieds, les visages ou quoi que ce soit d'autre" », se souvient la réalisatrice. *Mon souci était d'essayer de produire un film qui contribuerait le moins possible aux stéréotypes »*.

Le jour tombe sur Vidigal. Depuis la terrasse panoramique de l'école de théâtre, les lumières des bicoques disparates s'allument les unes après les autres comme pour défier les coupures de courant. Luciana Bezerra s'appuie quelques instants sur la balustrade. À des années-lumière d'Hollywood, depuis sa colline à elle, celle où elle a grandi, la réalisatrice a une pensée pour le pays des westerns : « Je ne fais pas de favela movies. Je déteste ce terme. Je n'ai aucune intention de glamouriser ces lieux. Je fais des films de favéla. Ce sont deux choses très différentes ».



# BIBI LA DANGEREUSE

Ex-femme d'un influent narcotrafiquant brésilien, Fabiana Escobar est aujourd'hui réalisatrice dans la favéla de Rocinha, à Rio de Janeiro. En l'espace de quelques années, elle est parvenue à retourner son image de « Première dame du trafic ».

TEXTE ET PHOTOS :  
APOLLINE GUILLEROT-MALICK (À RIO)

**S**ur le parking encastré entre une falaise constellée de graffitis et un dépôt d'ordures, plusieurs dizaines d'hommes en shorts, tee-shirts et chaînes dorées récupèrent des armes dans les coffres de voitures. Dans une ambiance bon enfant, entre deux selfies avec les AK-47, le groupe remonte

l'étroite voie en contrebas de la favéla Chácara do Céu à Rio de Janeiro au Brésil. « Action ! » Derrière le petit appareil photo réflexe servant de caméra, Fabiana Escobar, une corpulente brune à lunettes et aux multiples tatouages, plus connue sous le sobriquet de « Bibi Perigosa » (en français « Bibi la dangereuse »), est la réalisatrice de la web-série *Linha Cruzada* dédiée à la trajectoire d'un narcotrafiquant. Seule femme au milieu de la trentaine de figurants et de membres de la production, la quadra en impose. Comme une aura qui lui permet de les rappeler doucement à l'ordre lorsqu'ils se dispersent et de garder fermement son cap : terminer le programme du jour. « Un jour de tournage, cela représente beaucoup d'argent pour nous. Alors quoi qu'il arrive, rien n'arrête le shoot. Sauf si quelqu'un meurt », précise Fabiana. Un premier imprévu se présente : une des scènes a besoin d'être éclairée par un projecteur mais l'équipe n'avait pas les moyens de louer un générateur électrique. Qu'à cela ne tienne, le moteur d'une voiture d'un autre âge est allumé pour générer de l'énergie.

Une petite fille et sa mère, mines déconfites, passent devant les figurants et leurs kalachnikovs en plastique. « C'est juste un tournage ! », s'empresse de rassurer l'équipe de production. « Tu vois, tu n'as pas besoin d'avoir peur », souffle la mère, tout aussi soulagée que sa fille. « Nous tournons dans une zone de conflit. C'est une réalité. Ce n'est pas une fantaisie imaginaire », éclaire la réalisatrice. Sur un autre film, lors de la répétition d'une scène présentant des personnages armés, son équipe a essuyé le tir d'un policier ayant pris la fiction pour de la réalité. Cette violence, Fabiana Escobar ne la connaît que trop bien. Née à Rio de Janeiro dans le quartier populaire de Rio Comprido, entouré de favélas, elle explique dans son autobiographie : « Plus de la moitié des garçons que je connaissais sont morts dans des bagarres de gangs ou dans des affaires de drogue... ». C'est dans ce contexte que, du haut de ses 12 ans, elle tombe sous le charme de Saulo de Sá Silva, un camarade de classe, responsable du journal de l'école dont sa mère est directrice. C'est le début de l'histoire.





**« QUOI QU'IL ARRIVE, RIEN N'ARRÊTE LE SHOOT. SAUF SI QUELQU'UN MEURT »**

FABIANA ESCOBAR

**LA FACULTÉ DU CRIME**

Au milieu des années 90, alors qu'ils sont tous deux adolescents, Fabiana tombe enceinte de leur premier enfant, bientôt suivi d'un deuxième. Le jeune couple se marie en 1999, parvient à terminer le lycée puis tente de jongler entre l'éducation des enfants, les petits boulots et l'université : pour Bibi, des études de service social, pour Saulo de mathématiques. Mais le manque d'argent ronge peu à peu le foyer et l'étudiant finit par accepter la proposition d'un ami de la famille l'enjoignant à rejoindre le trafic de drogue. Leur situation financière s'améliore. En 2005, le couple quitte Rio Comprido pour un quartier de classe moyenne plus calme. Seulement, quelques mois plus tard, Saulo est arrêté et emprisonné pour la première fois. Alors qu'il est « à la faculté du crime », comme l'écrivira Fabiana, elle poursuit ses cours dans un établissement académique plus conventionnel : l'université fédérale de Rio de Janeiro, qu'elle abandonnera peu avant l'obtention de son diplôme. Peinant à assumer à elle seule la charge financière du foyer, elle se résout à demander une somme devant permettre d'améliorer les conditions de détention de son mari à l'un des trafiquants cariocas les plus recherchés du début des années 2000 : Bem-Te-Vi.

Un soir, elle prend son courage à deux mains et met les pieds pour la première fois dans une des plus grandes favélas d'Amérique latine : Rocinha. Au pied de la colline, une marée de bicoques s'étend à perte de vue sur les coteaux. « Lorsque je suis entrée à Rocinha, tout était étrange et nouveau pour moi », écrit-elle. *Cela ne ressemblait vraiment à rien de ce que j'avais vu dans ma vie. Il y avait beaucoup de monde dans les rues, beaucoup de déchets dans les allées, des gens qui sniffaient, beaucoup de gens ivres. J'ai fini par y aller tard dans la nuit, j'avais l'impression que c'était un enfer, mais je me suis rendu compte que ce n'était pas ce que je pensais*. Bem-Te-Vi lui accorde la somme nécessaire. Ce soir-là, une amitié naît entre la jeune femme et le trafiquant. Décontenancé par sa verve et son franc-parler pendant leurs joutes verbales, il la surnomme « Bibi la dangereuse ». En 2005, il est abattu par la police.

Cette année-là, Saulo s'échappe de prison quelques jours avant Noël et le couple décide d'emménager à Rocinha. Les saisons passent. Le jeune homme gravit les échelons du trafic jusqu'à en devenir l'un des leaders. Les difficultés financières ne sont plus qu'un souvenir. Un jour, comme le rapporte son ex-épouse, le père de famille rentre le sac à dos chargé

de liasses équivalant à plusieurs dizaines de milliers d'euros. Fabiana lui offre même une déclaration d'amour depuis un hélicoptère. Mais les descentes de police à leur domicile sont fréquentes. Bibi raconte notamment une scène marquante : « Mes enfants dormaient. Ils ont enfoncé la porte et braqué un fusil contre le visage de mon fils ». La situation devient si tendue que la famille décide de fuir sous une autre identité pour le nord-est du Brésil, à plus de 2000 kilomètres. Se faisant passer pour des commerçants, ils ouvrent une boutique dans la région de Maceió, une ville balnéaire au front de mer planté de palmiers et de hauts immeubles de luxe. Mais la parenthèse est de courte durée car en 2008, Saulo est arrêté pour de bon. Fabiana ne sera jamais condamnée. Pour elle, c'est le retour à Rocinha.

Quand on se plonge dans les journaux de cette période, énormément d'articles de presse, de brèves et de reportages vidéo circulent autour de Fabiana. Parfois plusieurs fois par semaine, sa photo est imprimée dans le journal. De cette époque, naissent ses surnoms : « la baronne de la poudre » ou « la première dame du trafic ». Elle subit aussi une croisade médiatique détaillant ses règlements de compte avec ses « rivales ». Certains



journaux la présentent comme « violente et jalouse ». « J'étais la figure du diable, analyse-t-elle aujourd'hui. Et mon ex-mari c'était un saint : poli, pacifique, généreux, calme, paisible. C'était lui le trafiquant de drogue, mais c'est moi qui étais en tort ». Et d'ajouter : « C'est probablement une technique d'écriture qui rend l'histoire plus attrayante parce que les Brésiliens sont très amateurs de ragots surtout lorsqu'il s'agit d'histoires à la Bonnie and Clyde ».

**BATAILLE D'IMAGE**

Un jour, c'est le ragot de trop. Alors qu'elle tombe sur un reportage l'accusant d'être responsable de l'emprisonnement de son mari, elle décide de se réapproprier le récit de sa vie. « À partir de là, j'ai commencé à parler pour moi. J'ai entamé un travail de retournement d'image », explique-t-elle. Elle divorce, publie son autobiographie et est repérée par Glória Perez, une des scénaristes de TV Globo, le principal réseau de télévision du Brésil. Les deux femmes se rencontrent, puis la scénariste propose à la chaîne une adaptation de l'histoire de Bibi sous la forme d'une telenovela. *A Força do Querer* (« Le Prix du désir ») est diffusé pour la première fois en prime time en 2017 avec, dans le rôle de Bibi, l'actrice et mannequin Juliana Paes. Le succès du show propulse la jeune femme sur le devant de la scène. Fabiana enchaîne les plateaux télé, les émissions s'arrachant « la vraie Bibi Perigosa » dissimulée

derrière le personnage de fiction. « J'étais déjà habituée à cette exposition, mais là je n'avais même plus le temps d'aller aux toilettes », rit-elle. Cette notoriété et la somme versée par

**« AUJOURD'HUI, ON NE ME PRÉSENTE PLUS COMME L'EX-FEMME DU TRAFIQUANT SAULO DE SÁ SILVA. C'EST LUI QUE L'ON PRÉSENTE COMME L'EX-MARI DE BIBI PERIGOSA »**

FABIANA ESCOBAR

TV Globo lui permettent de produire ses premiers films en tant que scénariste et réalisatrice au sein du collectif d'artistes Rocynwood, formé à Rocinha en 2015. Malgré les difficultés financières liées au manque de fonds publics pour les productions des favélas, Bibi enchaîne les courts métrages, les épisodes de sa web-série et planche même sur un premier

long-métrage : *Complexo – Guerra dos 300*. « C'est une travailleuse acharnée. Elle fait tout elle-même : elle tourne, elle monte, elle obtient des contacts, des partenariats... », assure Victor Fontinele, une des dernières recrues de Rocynwood. Consciente du jugement porté sur les films abordant le trafic, elle n'en explore pas moins les ressorts. « Il y a une époque, les réalisateurs des favélas s'entendaient dire : "Ah, ils ne font que des films sur les bandits parce que ce sont eux-mêmes des bandits." C'est une façon très facile de nous disqualifier. Mais je ne veux pas non plus me laisser enfermer dans l'idée que si je parle de la favéla, je ne dois parler que des bonnes personnes, des travailleurs. Non. Ce n'est pas un documentaire », lance-t-elle. Aujourd'hui grand-mère et artiste assumée, Fabiana Escobar n'a jamais quitté la favéla où s'amoncellent les souvenirs de sa vie passée. Peut-être parce que sa revanche, elle l'a déjà prise : « La première partie de l'histoire, elle a failli me détruire. Je me suis laissée emporter par la marée. Et en même temps, c'est dans la destruction que j'ai trouvé le salut. Peut-être que si je n'avais pas eu le culot d'insister et d'inverser la donne, je serais restée seulement Bibi, la femme de bandit, dangereuse et violente. Aujourd'hui, on ne me présente plus comme l'ex-femme du trafiquant Saulo de Sá Silva. C'est lui que l'on présente comme l'ex-mari de Bibi Perigosa ». •

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR A.G.-M. SAUF MENTIONS